

TOUT ÇA POUR DES VIOLETTES

SÉLÈNE ANDRÉANI



Illustré par Nephyla



La diversité
dans la fiction

AVERTISSEMENT
RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Ponctuels : âgisme, classisme.

– Mentions : alcool, meurtre, violence.

NOTE DE LA MAISON D'ÉDITION

Le trouble du spectre de l'autisme se caractérise par des altérations significatives dans plusieurs aspects de la vie des personnes concernées : difficultés de communication et dans les interactions sociales, intérêts spécifiques, hyper ou hypo sensibilités, besoin d'anticipation et de repères fixes...

L'autisme n'est pas une maladie. C'est en revanche un handicap qui nécessite souvent des environnements adaptés. Certaines personnes autistes apprennent très tôt à masquer leurs spécificités ou à tenter de faire abstraction de leurs ressentis, ce qui demande une énergie considérable et a des conséquences sur leur bien être (anxiété, épuisement, traumatismes...).

Iris, l'une des deux héroïnes de cette histoire, a notamment conscience d'être parfois trop directe, est hypersensible au bruit

et à la foule, et a recours au « stimming », geste répétitif et apaisant qui canalise ses émotions et son énergie.



CHAPITRE I

Marj commençait à se demander ce qu'elle fichait là.

Cela faisait une bonne demi-heure qu'elle poireautait en compagnie de la Van Arp – aimable comme une porte de prison – dans l'antichambre d'un discret hôtel particulier. Elle perdait patience. Si personne ne se pointait, elle allait...

— Veuillez entrer, leur indiqua un homme vêtu de noir de la tête aux pieds. M^{me} Deet vous attend.

— C'est plutôt nous qui l'avons attendue, grommela Marj.

Cela ne dérida pas sa comparse.

L'employé les introduisit dans un salon feutré aux tentures tirées. Un feu de cheminée ronflait dans l'âtre, et les flammes dansantes léchaient le décor, unique éclairage en dehors de quelques discrètes lampes à huile. Marj se serait imaginé quelque chose de plus... chic, d'après la fortune de leur potentielle future cliente – elle avait le don d'établir le montant quasi exact du compte en banque de quelqu'un rien qu'en observant son apparence, et l'habitude de le faire pour toute personne croisant sa route – une sorte de déformation professionnelle.

Vilma Deet était une vieille femme à la peau parcheminée et d'une maigreur extrême, enveloppée dans une robe de flanelle et un châle noirs. Un filet de couleur identique retenait ses cheveux gris en arrière. Elle ne se leva pas de son fauteuil à œillères, mais les salua d'un geste, sans s'excuser du délai qu'elle leur avait infligé.

Marj nota l'absence de bagues à ses doigts, ou même de bijoux tout court.

Pas d'ostentation. C'était parfois le signe d'une fortune encore plus exagérée qu'on pouvait le croire.

—Vous avez un travail à nous confier, fit soudain Iris.

Marj retint un sourire : droit au but, ça lui plaisait. Elle ne connaissait pas vraiment Iris Van Arp, sauf de réputation. C'était l'une des perce-coffres les plus efficaces de la ville de Lund : insaisissable comme la brume, capable d'affronter les chambres fortes les mieux protégées, de franchir les défenses les plus audacieuses. Et malgré cela, elle avait réussi à rester indépendante. Un exploit que Marj n'avait réalisé qu'après de longues années passées au sein de divers gangs avant de pouvoir se mettre à son compte. Elle-même n'avait guère d'affinités avec la cambriole. Son truc, c'était le bluff. Les cartes. L'arnaque. Elle était capable de berner les plus grands établissements de jeux du pays et n'avait, pour l'heure, été démasquée qu'une seule fois de toute sa carrière.

— Le travail que j'ai à vous confier nécessite du talent et de l'audace, annonça la vieille femme. Si vous réussissez, vous ne le regretterez pas.

Marj contempla sa collègue à la déro-bée. Visage étroit, pâle ; cheveux noirs, courts – plus pratiques pour son métier, sans doute –, un profil un peu passe-partout, assez inexpressif. Clairement pas très douée pour l'esbroufe.

Elle avait plutôt une tête de souris d'hôtel.

— Combien ? demanda Iris.

Vilma Deet inclina la tête.

— Dix millions de couronnes.

En joueuse de patience chevronnée, Marj avait l'habitude de rester de marbre. Cette fois, pourtant, elle ne put retenir un cillement fugace.

— Combien ? répéta-t-elle.

La vieille dame sourit.

— Dix millions, soit le prix estimé de l'objet que je veux que vous voliez, plus un million chacune pour votre temps.

Silence.

— Vous voulez qu'on vole *Le Bouquet de violettes*, souffla Iris.

Vilma Deet haussa à son tour un sourcil.

Légèrement.

— Je vois que vous maîtrisez votre sujet, sembla-t-elle apprécier.

— C'est simple, répondit mécaniquement Iris. Aucune œuvre d'art n'a jamais atteint un tel prix.

Marj retint un gloussement nerveux.

— Vous avez un plan, j'espère ? railla-t-elle. Je veux dire... ce serait probablement plus facile d'aller arracher les poils de nez de la reine Sigrid d'Anval pendant son sommeil...

Vilma Deet renifla sèchement.

— Bien sûr que j'ai un plan. Je prépare ce coup depuis une éternité ! Une opération pareille ne s'improvise pas sur un coin de table. Tout est déjà organisé : décors, costumes, accessoires... Il ne manque plus que les actrices principales : vous, si vous l'acceptez.

Elle s'interrompit, comme pour ménager son effet, et, voyant qu'elle avait piqué leur curiosité, elle reprit :

— Si vous connaissez *Le Bouquet de violettes*, vous savez qu'il est actuellement la propriété du baron Herberth von Bayerstahl-Kreuz ?

Marj acquiesça avec gravité. Patron des usines Kreuz et d'un certain nombre d'établissements de luxe — que la jeune femme avait fréquentés sous diverses identités —, le baron était un des hommes les plus riches du pays. Autant dire qu'il régnait sur la cité de Lund, vieille ville commerciale aussi crasseuse et noire qu'une mine de charbon, fleuron industriel du royaume d'Anval. Il était également l'heureux propriétaire d'une des plus magnifiques collections de bijoux et d'objets d'art anciens, dont l'estimation faisait souvent la une de la presse spécialisée — à cinquante couronnes le numéro, parution bimensuelle. Une presse que tous les monte-en-l'air lisaient avec attention pour connaître les éventuels

déplacements de leurs futurs butins. Au sommet de cette collection se trouvait le fameux *Bouquet de violettes*, œuvre du grand orfèvre Kaspar Lapiq. Cette pièce unique en son genre avait été taillée dans l'améthyste d'Ambrelain, une pierre aujourd'hui disparue, et le jaspe de Frondwahl. Longtemps perdu, le *Bouquet* ornait depuis une dizaine d'années la collection Bayerstahl-Kreuz et avait la réputation d'être impossible à dérober.

— Vous savez probablement aussi, comme tout le monde, poursuit Deet, que ce cher Herberth marie sa fille.

Une fois de plus, Marj opina. La délicieuse Erzebeta von Bayerstahl-Kreuz... Une créature ravissante, tout à fait à son goût, quoique résolument inaccessible.

— Qu'est-ce que cela à voir avec le *Bouquet* ? demanda Iris.

— Il doit faire partie de la corbeille de noces ! Herberth l'offre à la jeune mariée, ce qui signifie que, durant quelque temps, les *Violettes* seront exhumées de leur tombe et... déplacées.

Un frisson d'excitation parcourut l'échine de Marj, et elle aurait parié sa propre peau qu'il en était de même pour Iris.

Satisfaite de son effet, Vilma Deet se renfonça dans son fauteuil.

— Pendant deux jours, le *Bouquet* patientera dans la chambre forte de *La Main heureuse*, l'une des maisons de jeu d'Herberth. Ensuite, il s'en ira rejoindre la pile de cadeaux de la petite Erzebeta...

— Tous les tire-laines d'Anval, de Sarland et de Veneda seront à ce mariage pour tenter leur chance, souffla Iris.

— Bien sûr, rétorqua Vilma Deet. C'est pourquoi nous ne le volerons pas au mariage, mais pendant son dépôt à *La Main heureuse*.

Cette fois, l'impassibilité de Marj flancha pour de bon. Celle d'Iris aussi.

— Pourquoi croyez-vous que je vous aie recrutées ? fit Deet avec un petit haussement d'épaules. Vous êtes parmi les rares malandrines du coin à n'y avoir

jamais tenté votre chance. Et donc à y être inconnues.

— Dès lors qu'on doit faire face à ce genre de sécurité, ça s'appelle plus « tenter sa chance », grommela Marj. J'aime les prises de risque, mais je sais reconnaître une mission impossible quand j'en vois une.

— Ce que je vous propose est tout à fait possible, répliqua Vilma Deet. Avec une certaine préparation... Il va de soi que je ne vous révélerai les détails qu'une fois notre accord scellé. Alors, que décidez-vous ?

Marj tiqua. Son impulsivité et son penchant pour les défis la poussaient à accepter sur-le-champ une occasion qui ne se représenterait sans doute jamais. Mais d'un autre côté, elle n'avait pas survécu dans cette ville et dans bien d'autres jusqu'à l'âge adulte en se jetant tête baissée dans n'importe quelle aventure sans se fier à son instinct bien aiguisé. Quelque chose la retenait. Une petite chose, qui clochait sans qu'elle parvienne à la saisir...

— Pourquoi vouloir voler cette pièce ?
demanda soudain Iris.

Marj approuva silencieusement la question. Sa collègue avait mis les mots adéquats sur ce qui la dérangeait. D'ordinaire, on ne discutait pas les raisons des commanditaires. On s'accordait sur le prix, voilà tout. Ce que le client faisait ensuite du larcin, c'était son problème. Mais ici, l'affaire était différente. Lund regorgeait de fortunes mineures à piller, bien plus faciles d'accès que la collection Bayerstahl-Kreuz. De plus, jamais une œuvre aussi célèbre ne se vendrait nulle part, même chez le moins scrupuleux des receleurs. Alors, quoi ? Rivalité de nantis ? Vengeance personnelle ?

Deet écarta les mains avec un petit rire.

— Pour l'amour de l'art, voyons ! Qui ne se réjouirait pas de posséder un tel joyau, même en secret ?

C'était la seule réponse crédible que Vilma Deet pouvait leur donner. Néanmoins, Marj restait sceptique. En joueuse

professionnelle, elle avait l'habitude de jauger les gens et, en règle générale, elle se trompait rarement sur ses adversaires. La vieille bluffait, c'était évident. Du moins, elle ne leur disait pas tout. Iris non plus ne semblait pas convaincue, Marj le voyait au pli méfiant du haut de ses lèvres.

Or, quitte à se lancer dans un casse aussi risqué, elle préférait savoir dans quoi elle mettait les pieds. Voler pour quelqu'un en qui elle n'avait pas confiance était une erreur qu'elle avait rarement commise. Pour l'instant. Car il fallait bien avouer que la somme était belle...

— Si nous ne sommes pas honnêtes les unes envers les autres dès le début, ce ne sera pas facile de travailler ensemble, remarqua Iris.

C'était la phrase la plus longue que Marj l'avait entendue prononcer jusqu'ici, et elle fit mouche. Vilma Deet s'agita sur son fauteuil.

— Fort bien, soupira-t-elle aigrement. Sachez que Vilma Deet n'est pas mon

véritable nom, mais celui de mon second mari que j'utilise parfois, disons... pour affaires. Je suis née Vilhelmina Lapiq.

Marj ne put retenir une légère exclamation. Ça, ça changeait pas mal de choses.

— Vous êtes...

— Je suis la descendante directe de Karpar Lapiq, l'artiste à l'origine du *Bouquet de violettes*, acquiesça leur interlocutrice. C'était mon arrière-grand-père, plus précisément. Un homme de conviction, qui rêvait d'une société plus juste. Pas de voir son œuvre orner la collection d'un bourgeois prétentieux. Les *Violettes* auraient davantage leur place dans un musée que dans un coffre-fort. En tout cas, les imaginer dans celui de leur actuel propriétaire ne me plait guère.

La femme laissa ses paroles en suspens, et ses lèvres se pincèrent en un rictus acide, comme si elle avait mordu dans un citron.

Marj se fichait pas mal de savoir quel vieux riche posséderait le *Bouquet*,

Vilma Deet ou un autre. Tant qu'elle était payée...

— Une histoire de famille, en somme, approuva-t-elle.

— Tout à fait, conclut leur commanditaire d'un ton sec.

Iris acquiesça lentement à son tour.

— Dix millions de couronnes, donc, reprit Marj, d'un air faussement négligent.

— C'est ce que j'ai dit.

— Et vous avez les moyens de nous prouver que vous êtes en fonds, je suppose ?

Un éclat passa dans le regard de Deet.

— J'en ai les moyens. Vous verrez l'argent. Mon majordome vous conduira tout à l'heure.

Marj hésita encore quelques instants, pour la forme, avant de déclarer :

— C'est d'accord. Je marche.

À ses côtés, Iris approuva d'un profond signe de tête.

— Parfait, sourit la vieille dame en découvrant ses chicots jaunis. Alors, voici comment nous allons procéder...



CHAPITRE II

Iris n'était pas ravie de devoir travailler avec Marjolaine Gharatt. D'habitude, elle préférait bosser en solo. Mais, pour un tel paquet de fric, elle pouvait bien faire une exception.

Extravertie et dispendieuse, cabotine au grand sourire, improvisatrice née, Marj était son exact contraire. Oh, Iris n'avait rien contre elle. En bonne esthète, elle savait apprécier du travail d'orfèvre quand elle en voyait. Simplement, ce n'était pas son genre de faire équipe, en particulier avec des personnes dont les méthodes s'opposaient si frontalement aux siennes.

— Donc, récapitula Marj. On est d'accord sur l'évidence : à toi les cabrioles, à moi le bluff.

— C'est ce que Deet a dû se dire.

— Oui, le blabla, c'est pas ton truc, ça se voit.

Les épaules d'Iris se crispèrent d'un demi-millimètre, comme à chaque fois que son introversion était pointée dans la conversation.

— Ça tombe bien, car je serais sûrement incapable de gérer ta part, conclut Marj avec un joli sourire.

Iris détourna immédiatement le regard.

On devait lui reconnaître ça : elle était captivante. Grande, la peau brune, Marj avait une bouche faite pour rire et des boucles folles dont il était difficile de ne pas admirer le ballet. Elle lui rappelait un de ses anciens amants, perdu de vue depuis qu'il s'était rangé. Quelque chose dans le sourire... Elle qui avait l'habitude de se noyer dans les détails, elle n'était pas mécontente de devoir opérer dans

une autre pièce que sa camarade. Ça lui éviterait des distractions.

— Ça ira, pour te faire embaucher en si peu de temps ? demanda Marj en avalant une gorgée de son anisette.

— Bien sûr.

— De mon côté, je vais prendre mes quartiers à l'hôtel, et demain soir, j'entre en scène.

— Ça me convient, fit Iris.

Elle jeta un regard circulaire à la gargote dans laquelle elles discutaient. Elles l'avaient choisie pour sa discrétion et son éloignement d'avec leur cible. Leurs voix étaient trop basses pour être entendues dans le brouhaha, et elles prenaient soin de ne jamais citer de noms, mais on n'était jamais trop sûre.

Iris grattait nerveusement le bois de sa chaise de ses ongles, espérant qu'on en aurait bientôt fini. Le volume sonore était acceptable, mais suffisamment présent pour la gêner, comme une irritation dont on ne parvient pas à se débarrasser. Les discussions, jeux de cartes et raclements

de chopes crasseuses noyaient la salle enfumée de vapeurs de cuisine et de vieilles pipes. Ce mélange lancinant de bruits et d'odeurs lui saturait les sens. Elle avait l'habitude, ayant conclu de nombreux contrats dans des lieux de même nature, durant sa carrière. Mais ça n'était pas agréable pour autant.

— On y va ? demanda Marj.

Iris acquiesça, soulagée, et Marj déposa trois sous sur la table collante. En sortant, elle ne remarqua pas tout de suite le regard de sa complice. Ce ne fut que lorsqu'elles furent dans la rue que celle-ci lui adressa une nouvelle œillade :

— Le travestissement te va bien.

Iris lissa son pantalon rapiécé qui formait, avec sa chemise sale, ses bretelles et sa casquette usée, un parfait déguisement de jeunot en quête de travail, prêt à trimer dur et à mentir sur son âge. Elle passait facilement pour un adolescent, avec ses cheveux courts, son visage anguleux et son impassibilité.

Ce talent lui avait toujours été utile. Elle comptait bien le mettre à profit, car elle savait d'expérience qu'elle avait plus de chances d'être embauchée rapidement sous une identité masculine : lorsqu'elle se travestissait, petit gabarit ou pas, on l'imaginait immédiatement plus costaude que ce qu'elle était. Un phénomène tristement fascinant.

En revanche, ce à quoi elle ne s'attendait pas, c'était à être complimentée par sa nouvelle – jolie – collègue.

— On me l'a déjà dit, répondit-elle avant de se mordre la langue, embarrassée.

Sans se démonter, Marj partit d'un rire franc.

— Je n'en doute pas ! Bon courage et à tout à l'heure.

À suivre...